

## D) Seconde voie de résolution : la sublimation des désirs

### 1) la notion d'inconscient

Il faut faire attention avec la notion d'inconscient (qui est une notion du programme) ; lorsque l'on parle de « l'inconscient », en psychanalyse ou en philosophie, on ne parle pas de l'ensemble des choses dont nous n'avons pas actuellement conscience. Par exemple, je n'ai pas actuellement conscience du fait qu'il pleut dehors (j'en prendrai conscience si l'intention me vient de sortir me promener), mais cette idée ne fait pas pour autant partie de « l'inconscient ».

Ce qui fait partie de « l'inconscient », ce n'est pas ce dont je n'ai pas actuellement conscience, c'est *ce dont je ne peux pas* prendre conscience parce qu'existe en moi un processus de censure *interne* qui me m'interdit. Prenons l'exemple d'un honnête bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, et supposons qu'il existe en lui des désirs, des pulsions homosexuelles. Il y a de fortes chances pour que :

- a) il ne *réalise* pas ces désirs (il va donc les réprimer)
- b) il n'avoue pas ces désirs (il va donc les cacher)

Mais en réalité, il est encore plus probable que l'individu :

c) *ne prenne même pas conscience* de ces désirs : qu'il ne s'avoue pas à *lui-même* qu'il a des désirs de ce genre. Dans cette situation, le problème n'est pas que l'individu ne réalise pas ses désirs, mais qu'il ne « réalise » même pas qu'il les a !

Cette dernière situation correspond à ce que l'on appelle une homosexualité *refoulée*, dans la mesure où elle repose sur ce que Freud a appelé : le « refoulement ». Refouler ses désirs, ce n'est ni les réprimer, ni les cacher : c'est subir en soi une censure psychique qui nous empêche de *prendre conscience* de nos désirs. Or c'est à ce type de contenus que Freud réserve le concept d'inconscient ; pour Freud, « l'inconscient », c'est l'ensemble des contenus psychiques refoulés.

Deux questions se posent alors :

a) en quel sens peut-on dire que la censure qui cause le refoulement est une censure *morale* ? est-ce que ce sont les désirs *immoraux* qui sont refoulés ?

b) le refoulement n'est-il pas une *solution* du problème de l'opposition entre désir et devoir ? Si le refoulement conduit au fait que *je n'ai même plus conscience* des désirs qui, en moi, s'opposent trop frontalement aux impératifs moraux dont je suis porteur, en quoi s'oppose-t-il à mon bonheur ? Comment pourrais-je souffrir d'un désir dont je ne sais même qu'il existe en moi ?

La réponse aux deux questions nous est livrée par l'analyse de ce que l'on appelle la « seconde topique » de Freud, c'est-à-dire la représentation schématique du psychisme humain. Ce sont bien des désirs immoraux qui sont censurés, puisque la censure est l'acte du Surmoi, partie du psychisme qui résulte de l'intériorisation des normes sociales et morales de mon environnement familial, social et culturel (impératifs, interdits).

Mais le refoulement ne constitue pas *du tout* une solution au problème des désirs immoraux, puisque son point d'aboutissement, loin d'être un état de plénitude épicurienne... c'est la névrose !

### 2) Inconscient et névrose

Pour Freud, une pulsion (désir ou peur) refoulée est donc une pulsion qui, par un mécanisme de censure, est maintenue dans la part inconsciente du psychisme. Le problème est qu'une pulsion se compose toujours de deux parties :

\_ l'affect : c'est l'énergie psychique qui donne au désir son intensité (j'ai plus ou moins faim)

\_ le représentant : c'est l'ensemble des images sensorielles qui permettent d'identifier la pulsion (images de nourriture, odeurs de nourriture, etc.)

Or le refoulement ne porte que sur le représentant : l'affect, lui, ne peut être détruit. Il va donc trouver des moyens de libération indirecte :

\_ soit l'affect « passe » dans le psychisme sans représentant : c'est alors l'angoisse : l'angoisse, c'est un pur sentiment de frustration, d'insatisfaction (ce qui vient de l'insatisfaction du désir) accompagné d'un sentiment de culpabilité (ce qui vient de l'interdiction du désir)

\_ soit il se trouve un représentant de substitution : le désir se tourne vers un autre objet (désir homosexuel → désir hétérosexuel), mais le problème est alors que, comme le nouvel objet est incapable de satisfaire le *véritable* désir, la consommation reste frustrante : d'où, notamment des comportements compulsifs (une homosexualité refoulée pourrait ainsi expliquer le caractère assez paradoxal du comportement du Don Juan de Molière...) ; si la pulsion appartient au registre de la peur (que l'on peut lire comme un désir négatif), l'affect de peur peut également se trouver un objet de substitution (c'est ce qui se produit, pour Freud, dans les cas de phobie)

\_ soit la tension psychique se libère dans le corps : somatisation. On peut ici penser aux cas relevant de ce que Freud appelle « l'hystérie de conversion », qui se caractérise par des troubles corporels (cécité, paralysie...) dont il n'y a pourtant aucune *cause* corporelle : ces troubles sont en fait la manifestation physique d'un trouble psychique lié à un acte de refoulement. Ce sont les troubles que l'on appelle aujourd'hui « psychosomatiques ».

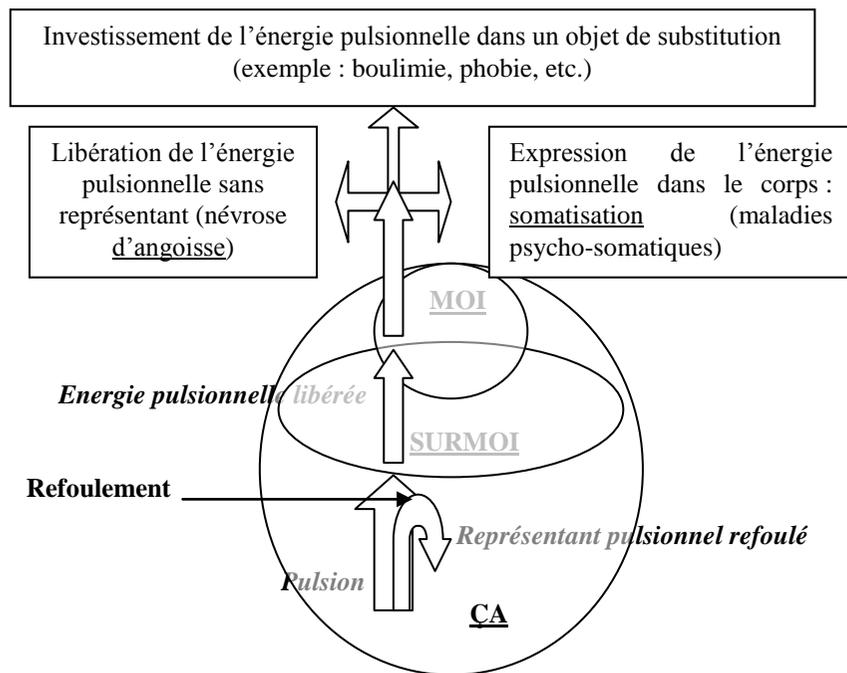
Ces manifestations indirectes de la pulsion refoulée constituent les *symptômes névrotiques*.

### Schéma de la névrose : la libération indirecte des pulsions refoulées

Ca : partie non consciente du psychisme, dont proviennent toutes les pulsions

Moi : partie consciente du psychisme, chargée de gérer la satisfaction des pulsions en fonction des caractéristiques de l'environnement

Surmoi : partie à la fois consciente et inconsciente du psychisme, qui résulte de l'intériorisation par le sujet des impératifs et interdits fondamentaux issus de son environnement familial, social et culturel.



### 3) Inconscient et psychanalyse

#### a) qu'est-ce que la psychanalyse ?

Le refoulement ne conduit donc pas, pour Freud, à la résolution du problème de l'opposition entre bonheur et morale : elle conduit à faire de ce problème un problème « médical », dont l'aboutissement est la formation de troubles névrotiques.

Quelle est alors la solution de ce nouveau problème ? La solution d'un problème médical s'appelle une thérapie, et son aboutissement une guérison. Pour Freud, le processus thérapeutique doit donc viser à « lever » le refoulement (faire cesser la censure psychique responsable de la formation du trouble névrotique), cette levée du refoulement conduisant logiquement à la disparition de la névrose : c'est ce processus thérapeutique que Freud nomme : *psychanalyse*.

Le support de la psychanalyse est le langage : c'est par le jeu des associations d'idées (qui doivent se faire librement, spontanément, sans laisser prise à la censure) que l'on va retrouver la pulsion refoulée. Les associations peuvent prendre pour point de départ les symptômes eux-mêmes, ou encore les rêves.

Pour Freud, l'interprétation des rêves constitue la « voie royale » pour l'accès à l'inconscient, et c'est à partir d'elle qu'il a élaboré sa théorie. Freud part de l'opposition entre les rêves enfantins (« Hermann a mangé toutes les cerises du panier... »), qui sont immédiatement *compréhensibles*, dont le sens est évident dans la mesure où ces rêves constituent une réalisation (imaginaire) de désirs non réalisés/ables durant l'état de veille, et les rêves d'adulte qui, eux, ne sont pas directement compréhensibles. Freud montre que

l'analyse du contenu *manifeste* du rêve (ce dont le rêveur a conscience, ce qui apparaît dans les images du rêve) conduit à un contenu *latent* (des idées, des désirs, des souvenirs qui n'apparaissent pas directement) au sein duquel apparaissent des désirs qui, pour des raisons sociales, morales, etc. ne sont pas « avoués » par l'individu, qui se refuse à les reconnaître, qui refuse d'en *prendre conscience*. Le travail de Freud le conduit à alors à rétablir la continuité entre les rêves d'enfant et les rêves d'adulte : tous les rêves sont des réalisations de désirs, mais dans les rêves d'adulte cette réalisation est « masquée » pour rendre méconnaissable le désir dont il s'agit. C'est parce que le désir est refoulé que le rêve d'adulte cesse d'être immédiatement compréhensible, le rêve est la manifestation indirecte, déguisée du désir inconscient. En ce sens, le rêve d'adulte a toutes les caractéristiques d'un symptôme névrotique, la névrose se définissant par un ensemble de symptômes constituant l'expression indirecte d'une pulsion refoulée. C'est ce qui en fait un objet très important dans la cure psychanalytique, qui vise à *retrouver* les désirs refoulés, à les ramener à la conscience, pour faire disparaître les symptômes névrotiques.

#### b) La psychanalyse nous rend-elle heureux ?

La psychanalyse semble donc être la solution du problème médical qui résulte de l'opposition entre désir et morale. Serait-elle donc la voie de résolution que nous cherchions ? La psychanalyse peut-elle nous rendre (plus) heureux ? Oui et non. Pour Freud, la psychanalyse est une science, et c'est une science médicale. En tant que telle, sa fonction est de soigner, guérir — et non de rendre heureux. Le psychanalyste est un médecin, pas un gourou ou un maître de vie.

Il faut cependant remarquer deux choses. La première est que la psychanalyse telle que la conçoit Freud constitue indubitablement un gain de liberté. Puisque la liberté consiste à agir conformément à notre raison et notre conscience, le fait que notre comportement (compulsif, phobique, etc.) soit déterminé par des processus inconscients (comme le refoulement) constitue évidemment une réduction de notre liberté. En ramenant le désir qui est à l'origine de la névrose *au sein* de la conscience, la psychanalyse ne l'élimine pas ; mais nous en sommes désormais conscients, et nous pouvons le prendre en compte et le « gérer » dans nos stratégies comportementales (alors que nous étions désarmés face à un désir dont nous ignorions l'existence).

La seconde remarque concerne directement le bonheur. Si le bonheur exige la satisfaction de nos désirs, s'il repose sur une réalisation de soi, il exige évidemment que la nature de nos désirs nous soit connue. Celui qui ignore ce qu'il désire ne peut pas être heureux. En ce sens, la psychanalyse, en nous conduisant à prendre conscience de nos désirs, apparaît bien comme une condition du bonheur lorsque nos désirs sont refoulés.

Mais encore une fois, il faut se garder de faire du bonheur le *but* du psychanalyste ; ce but est de nous dévoiler la nature de nos désirs, de nous confronter à nos désirs, de nous faire prendre conscience de ce que nous sommes. En ce sens, la psychanalyse s'oppose frontalement au *coaching* qui, lui, vise directement l'insertion sociale, l'efficacité professionnelle, la formation d'une image valorisante de soi, etc. La psychanalyse est une science, et le but de la science n'est jamais l'illusion, même si elle est confortable ou efficace : c'est la vérité.

#### 4) Inconscient et sublimation

La psychanalyse n'a pas mis en lumière une résolution effective du problème de l'opposition entre désir et morale, mais elle nous a indiqué ce que *devrait être* cette solution : il faudrait mettre en lumière un procédé psychique par lequel :

- a) le désir ne subit pas de refoulement (pour contrer la formation de névroses)
- b) le désir trouve une voie de satisfaction réelle (pour contrer la frustration)
- c) le désir trouve une voie de satisfaction compatible avec les exigences morales

C'est précisément le processus psychique par lequel ces trois conditions se trouvent satisfaites que Freud appelle : la *sublimation*. Sublimer un désir, c'est trouver une voie d'expression socialement/moralement acceptable d'un désir qui, sous sa forme primitive, est suffisamment incompatible avec les impératifs moraux pour être susceptible de refoulement.

Pour Freud, les deux principaux types de pulsions qui peuvent faire l'objet d'un processus de sublimation sont, sans surprise, ceux dont toute société tend à interdire la libération *immédiate* : les pulsions agressives, et les pulsions sexuelles.

Pour comprendre plus précisément ce en quoi peut consister un processus de sublimation, prenons appui sur des exemples. Il est intéressant de retracer le parcours par lequel de simples "jeux" se sont peu à peu substitués à ce qui était au départ un rapport agressif et violent entre deux ennemis. La plupart des jeux peuvent être reconstruits, dans leur genèse, à partir d'un processus de sublimation progressive des pulsions violentes.

Prenons un jeu aussi "intellectuel" et "inoffensif" que le jeu d'échecs (ou le jeu de go). On peut retracer un cheminement qui, étape par étape, sublimation après sublimation, a transformé l'affrontement sauvage en affrontement guerrier, l'affrontement guerrier en affrontement sportif, l'affrontement sportif en joute intellectuelle. La sublimation repose ici sur deux facteurs :

- a) la délimitation de l'espace de libération de la violence : champ de bataille, puis terrain de jeu, puis échiquier, etc.
- b) la différenciation entre participants et non participants : militaires / civils, joueurs / non-joueurs, etc.
- c) la soumission de la violence à des règles contraignantes (règles de la guerre (ce que l'on appelait le "droit des gens"), règles sportives, règles du jeu) qui transforment le pur rapport de forces physique en rapport de forces technique.

La *guerre* elle-même est déjà de l'ordre de la sublimation : une guerre (du moins jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle...) n'est pas un affrontement barbare et chaotique : elle repose sur la discrimination entre joueurs et non-joueurs (civils, pays neutre, etc.), un terrain de jeu (le champ de bataille), des règles du jeu (interdiction d'utiliser les gaz, respect du drapeau blanc, etc.) L'affrontement *sportif* est à son tour une "sublimation" de l'affrontement guerrier : le terrain de jeu se substitue au champ de bataille, les armées deviennent des équipes, l'usage de la violence s'y fait plus codifié... mais dans de nombreux sports, on

retrouve cet ancêtre guerrier ; ainsi dans le rugby, les fameux "haka" des All Blacks rappellent l'origine guerrière de l'affrontement sportif.

Il s'agit bien de "sublimation", dans la mesure où des pulsions, dont la libération immédiate et brutale serait sévèrement sanctionnée par les principes éthiques, trouvent une voie de libération qui n'est pas une simple orientation vers une pseudo-satisfaction (dans la mesure où c'est bien une violence, une agressivité qui trouve à s'exprimer), mais une libération authentique qui, par le jeu de la délimitation de l'espace, de la différenciation entre joueurs et non-joueurs et de l'obéissance aux règles se trouve légitimée, valorisée. La sauvagerie barbare est devenue force et habileté. En ce sens, on pourrait dire que l'affrontement violent des supporters en-dehors du stade est la forme non sublimée de ce dont la compétition entre équipes constitue précisément... la tentative de sublimation !

On peut d'ailleurs voir que, de l'affrontement barbare au sport, il existe une multitude de degrés. Ainsi la boxe anglaise, dans sa version originelle, est à mi-chemin entre le combat de rue et le sport proprement dit (c'est notamment le cas pour les affrontements hors des compétitions officielles, qui ont toujours existé). De la même façon, on peut se demander si un tournoi de chevalerie appartient au registre guerrier ou au registre sportif... bref, le processus qui va de la violence barbare au sport proprement dit est ce que l'on pourrait appeler un "continuum sublimatoire". Du sport, on peut à nouveau passer, par voie de sublimation (plateau de jeu, joueurs/non-joueurs, règles du jeu...) au domaine du *jeu* : le jeu d'échecs est la représentation ludique de deux armées, bon nombre de jeux vidéo sont des jeux de guerre, etc. Cela ne fait pas nécessairement de la pratique des jeux vidéo un sport, mais cela indique que le jeu est un degré supplémentaire dans la chaîne des sublimations.

En ce qui concerne les pulsions sexuelles, on peut refaire la même analyse : délimitation de espaces, différenciation des participants, codification par des règles techniques et esthétiques... on passerait alors du domaine de la sexualité « brute », primitive, à cette sexualité transformée, codifiée, technicisée, esthétisée que l'on nomme : érotisme. Et pour reprendre notre exemple précédent, on pourrait dire que le hooligan est au sportif ce que le cliché pornographique est à la photographie d'art érotique. L'érotisme, c'est la sublimation de la pornographie.

#### Conclusion : sublimation et culture

Jetons un coup d'œil rétrospectif ; les formes de sublimation que nous avons mises en lumière sont ainsi la guerre, le sport, le jeu et l'érotisme. On pourrait y ajouter, avec Freud, le travail et l'art. Or on voit que toutes ces formes correspondent à une caractéristique spécifique de l'être humain. L'homme est le seul animal à pratiquer l'art de la guerre ; il est le seul animal dont les affrontements peuvent prendre la forme de compétitions sportives ou ludiques ; il est le seul animal à produire des œuvres d'art ; et il est le seul animal à avoir fait de sa sexualité un jeu (et un art). Bref : les formes de sublimation nous conduisent à des pratiques spécifiquement humaines.

Ce qui peut nous conduire à une manière particulière de considérer la "culture" humaine. Plutôt que d'affirmer que l'homme est un animal dont les impulsions, les instincts sont différents de ceux des animaux, il serait sans doute préférable de dire que, ce qui

distingue l'homme de l'animal, c'est la manière dont il sait *transformer* la satisfaction de ces pulsions, la convertir en pratiques qui en supprime "l'animalité" pour la faire apparaître sous une forme compatible avec les exigences éthiques (et esthétiques) dont l'homme est porteur. Autrement dit, ce qui caractérise l'homme, ce n'est pas qu'il est animé de pulsions "civilisées", c'est précisément qu'il est capable de donner une forme civilisée à des pulsions dont la libération immédiate relèverait de la barbarie pure et simple. L'homme civilisé, c'est celui qui sait convertir la violence barbare en joute technique, c'est celui qui sait transfigurer l'accouplement en art sacré.

La sublimation serait donc ce qui nous ferait passer de la « nature » de l'homme à la culture ; mais elle est aussi une formidable voie de résolution du conflit entre désir et morale. Par la sublimation la pulsion dont la libération immédiate aurait été moralement impensable trouve une voie de libération qui, d'une part, lui procure une satisfaction *réelle*, et d'autre part (comme c'est le cas dans le tournoi, le sport, l'érotisme) constitue une voie de libération socialement *valorisante*.

En ce sens, le fondement de la culture, de la "civilisation", ce serait l'ensemble des processus de sublimation par lesquels l'homme parviendrait à donner à ses pulsions une satisfaction transformée, dans le but de résoudre la tension entre les impératifs du désir et les exigences de la morale. On aboutit alors à l'idée selon laquelle la "culture", c'est l'ensemble des sublimations humaines. L'homme est un être "civilisé" en ce qu'il sait, non supprimer, mais sublimer les pulsions qui l'animent. L'homme civilisé, c'est celui qui sait convertir la violence barbare en joute technique, c'est celui qui sait transfigurer l'accouplement en art sacré.